

La photographe belge remporte, à 32 ans, le Prix de la Citoyenneté de la Fondation P&V. A travers ses reportages, elle porte le message de ceux qui, victimes de l'exclusion ou de la guerre, n'ont jamais voix au chapitre.

ENTRETIEN  
PHILIPPE LALOUX

Elle rêvait d'être journaliste sportive tant la passion pour le foot est dans ses gènes. Son parcours à l'Ihecs, un séjour de deux ans et demi en Egypte, son amour pour Gaza ou les voyages de son père vietnamien en décideront autrement. Aujourd'hui, à 32 ans, Virginie Nguyen est l'une des photographe qui comptent le plus en Belgique. Mais aussi dans le monde, puisque ses reportages en Syrie, en Ukraine, aux Philippines ou en Centrafrique ont été publiés dans *Le Monde*, *Le Temps* ou le *Washington Post*. Travaillant pour l'agence Hans Lucas et au sein du Collectif Huma, ses sujets, comme son reportage sur les Roms en Belgique ou « Gaza, the aftermath », ont remporté de nombreux prix. Sa volonté de toujours raconter des histoires de gens touchés par l'exclusion sociale ou les ravages de la guerre lui vaut, aujourd'hui, de remporter le Prix de la citoyenneté, porté par la Fondation P&V, pour l'ensemble de son travail.

**En quoi ce prix revêt-il une saveur particulière ?**

J'ai été très surprise d'être lauréate. Par rapport à mon travail de photographe, je le ressens comme une vraie motivation pour poursuivre ces reportages sur des personnes effectivement exclues socialement, dont on ne parle pas nécessairement dans les médias. Ce prix revient surtout au Collectif Huma, pour tout ce qu'il a réalisé. Notamment le projet « Je suis humain », en partenariat avec Amnesty international, consacré aux réfugiés en Belgique qui s'intègrent à travers leur art ou leur passion, que ce soit la peinture, la musique...

**Parler des gens de l'ombre, qui n'ont pas voix au chapitre, c'est un dénominateur commun dans votre travail ?**

C'est important pour moi qu'il y ait un ancrage lié à l'actualité. Après, j'aime raconter l'envers du décor. C'était le cas à Gaza. J'y étais pendant le conflit en 2014. Après, j'ai décidé de repartir pour raconter comment toutes ces personnes qui ont perdu leur maison ou des proches arrivaient à se reconstruire.



Le fait de choisir un sujet, c'est déjà un engagement

Virginie Nguyen

”

# Virginie Nguyen : « Parler des exclus est un acte de citoyenneté »



**Elles jouent au foot pour grandir**

Nous avons demandé à Virginie Nguyen de nous raconter une de ses photos. Elle a choisi un moment « magique », dit-elle, du projet « What the foot » consacré au foot féminin et porté dans le cadre du Collectif Huma.

« Dans le Jharkand, un des Etats les plus pauvres de l'Inde, des jeunes filles suivent un programme foot-études avec le soutien d'une ONG. Les plus âgées coachent les plus jeunes, grâce à quoi elles gagnent un peu d'argent. Elles réussissent donc à payer leurs études, à échapper au mariage forcé et du coup, aux maternités précoces. Le foot est donc pour elles un vecteur d'indépendance. Ici, on est à l'école Yuwa. Rinki, la coach, donne des entraînements tous les matins, à 5 heures. C'est beau de voir l'engouement de ces jeunes filles qui se lèvent à l'aube pour aller jouer au foot avant d'aller à l'école. Après l'entraînement, Rinki leur explique l'importance d'aller à l'école, de s'éduquer. Elle les encourage vraiment à s'émanciper dans une société encore très patriarcale. »

PH.LX

*Peut-être que dans notre société, on se plaint trop vite. C'est ce qui me choque quand je reviens de reportage : comment on arrive à se plaindre quand d'autres ont l'air plus heureux alors qu'ils sont bien plus malheureux que nous*

Virginie Nguyen

”

**Le photojournalisme peut-il être un acte de citoyenneté ?**

Je pense, oui. On dit que les journalistes doivent être objectifs, mais quand on se rend sur le terrain, cela reste très compliqué. On va dire que l'on est quand même engagé par rapport à certaines causes, tout en respectant un devoir de vérité. Le fait de choisir un sujet, c'est déjà un engagement. Dans mon cas, par exemple, je raconte Gaza, mais je ne raconte pas Israël... C'est pour moi, en soi, déjà un acte de citoyenneté.

**Vous réussissez à rentrer dans l'intimité de vos sujets tout en respectant leur dignité. Montrer les ravages de la guerre sur les gens, c'est important pour vous ?**

Je pense que l'on réussit mieux à faire passer un message quand on entre dans cette intimité. J'aime suivre des familles parce que je pense que les gens s'identifieront plus facilement à travers elles. Cela va donc les toucher davantage. Du coup, ils retiendront mieux le message.

**Et c'est quoi, le message ?**

Cela dépend de l'histoire. Si je reprends l'exemple de Gaza, j'ai suivi quatre familles qui ont perdu totalement ou partiellement leur maison. Si l'on voit une mère de famille en train de faire à manger dans sa cuisine complètement détruite mais que, sur d'autres photos, on la voit sourire, on se dit : « Voilà, ces gens sont dans la misère mais ils continuent à profiter de la vie. » Le message, c'est qu'il y a de la résilience partout et peut-être que nous, dans notre société, on se plaint souvent trop vite. C'est toujours ce qui me choque quand je reviens : comment on arrive à se plaindre quand d'autres gens ont l'air plus heureux alors qu'ils sont bien plus malheureux que nous. Ils manquent de tout : d'électricité, de soins médicaux, d'infrastructures...

**Dans un monde noyé d'images, quel est encore leur pouvoir ?**

L'image a encore du pouvoir. On le voit sur les réseaux sociaux à travers toute la crise des réfugiés. Après, il faut faire attention. Elles sont vite manipulées et mal interprétées. Il faut aiguïser son point de vue. Il y a un effort d'éducation à l'image à réaliser, surtout chez les jeunes. Faire la différence entre un récit photographique, journalistique et une photo qui circule sur le Net sans contexte.

**Entre vous et le foot, il y a une véritable histoire d'amour puisque vous êtes vous-même joueuse au sein d'un club. Vous participez aujourd'hui au projet du Collectif Huma « What the foot » qui se penche sur le foot féminin aux quatre coins du monde. Le foot féminin est-il un miroir de la condition de la femme ?**

Ce n'est pas spécifique, on aurait pu faire la même chose avec le rugby ou le cyclisme, où c'est encore pire. On a réalisé que le foot féminin est un phénomène mondial auquel les médias accordent plus d'importance aujourd'hui. Il reflète certains combats de femmes dans des sociétés qui sont encore très patriarcales. C'est donc un miroir de la condition de la femme. Elles n'ont pas les mêmes droits ni les mêmes infrastructures, que ce soit en Belgique, en Inde ou en Côte d'Ivoire. Mais c'est aussi un vecteur d'émancipation pour les jeunes

**En Inde, des programmes de foot-études permettent à des jeunes filles de s'émanciper dans une société patriarcale.**

© VIRGINIE NGUYEN / COLLECTIF HUMA.

filles qui peuvent prendre confiance en elles, s'imposer dans une société où parfois on leur interdit d'exercer leur passion. C'est une forme d'activisme.

**Votre prochain sujet ?**

Je repars à Gaza cette semaine pour revoir les jeunes qui ont été gravement blessés durant les manifestations. Il y a là-bas aujourd'hui toute une génération de handicapés. Ensuite, cap sur Bornéo pour un sujet sur l'impact de l'exploitation de l'huile de palme sur les populations, l'habitat, la faune, l'économie... Les médias en parlent, c'est vrai, mais l'idée, c'est de traiter le sujet en profondeur sur plusieurs années. Ce serait bien qu'on y réfléchisse un peu quand on mange du Nutella...

**Le prix**



**FONDATION P&V**  
émancipation participation  
citoyenneté solidarité

Emanation de la Fondation P&V, le Prix de la Citoyenneté récompense la « citoyenneté exemplaire ». Le jury qui le décerne se propose de saluer l'investissement de personnes qui œuvrent pour une société juste, tolérante et respectueuse, en particulier depuis 2015, dans des institutions sociétales telles que l'administration publique, la science, le monde des entreprises ou encore les médias. L'écrivain et journaliste néerlandais Geert Mak est le second lauréat 2019.